

JE RÊVAIS
D'UNE AUTRE
VIE

Du même auteur :

Le hasard des sentiments (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin

Nous, les femmes (2023)

La malice de l'écureuil (2023). En collaboration avec
Mélanie Rafin

Un sapin sans dessus dessous (2022)

Comme des oiseaux sans elles (2022)

Il a neigé sur mon île (2021). En collaboration avec Mélanie
Rafin

Depuis toujours (2021)

Si tu revenais (2020). En collaboration avec Mélanie Rafin

Peindre les couleurs du vent (2020)

Les ailes noires des abeilles (2020)

Born somewhere (version anglaise D'ici ou d'ailleurs. 2019)

Parfois si loin (2019)

Parfois si proches (2019)

Les petits papiers (2018)

Je rêvais d'une autre vie (2018)

Un matin plus tranquille (2017)

J'ai demandé au hasard (2017)

D'ici ou d'ailleurs (2016)

Après le vent le bonheur (2015)

Le foulard de l'imposture (2015)

Gabrielle DESABERS

JE RÊVAIS
D'UNE AUTRE
VIE

Roman

Réalisation de la couverture :

Monique COATANEA © 2018. Tous droits réservés

Crédits photos Pexels.com Cebanionel

Corrections :

Pascale TELENCZAK – pascale.telenczak@gmail.com

Note de l'auteur

Ce roman est purement fictionnel. Une partie du récit est librement inspirée de faits réels. Il s'agit de la vie de Georges Pâques, haut fonctionnaire français, condamné, en 1964 pour espionnage au profit de l'URSS.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-359-9570-6

PROLOGUE

Dans ce petit matin parisien bercé par le calme du lieu, elle entend un sifflement et ressent simultanément une impression de vertige. Elle s'écroule. Ses jambes ne la portent plus et, pourtant, elle a le sentiment de naviguer en pleine réalité au-delà de la conscience qu'elle peut en avoir habituellement. Ses sens sont exacerbés. Elle commence à percevoir une douleur diffuse dans tout son corps. Son cerveau tourne à grande allure. Après avoir entendu ce bruit, elle a ressenti un impact violent. La vie s'échappe. Elle croit que la fin approche. Le temps s'arrête, l'instant présent se fige. Son esprit est inondé de pensées. Elle n'a pas envie de mourir, mais elle l'accepte avec résignation. Elle ne se sent pas triste. Depuis plusieurs années, elle savait qu'elle mettait sa vie en péril, mais, pour quelles raisons ici, et ce matin ? Ce rendez-vous aurait dû déboucher sur de l'amour, de la tendresse et des baisers partagés, et non, sur cette fuite inexorable de son sang et de sa chaleur. Elle n'imaginait pas que la mort offrait ce temps de conscience intense avant la plongée dans le néant. Elle n'a pas de regret. Il est trop tôt pour quitter ce monde, mais elle a mené une existence pleine et utile. Elle s'est battue,

elle a cru en un idéal, elle a aimé. Elle peut s'en aller en paix.

Dans le brouillard qui l'enveloppe, elle entend un murmure :

— Reste avec moi ! Accroche-toi !

Elle tente de soulever ses paupières, mais son corps ne lui obéit pas. Elle aurait voulu s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un mirage et que celui à qui appartient cette voix qu'elle reconnaîtrait entre toutes est bien penché au-dessus d'elle. Une pensée la transperce douloureusement : s'il se trouve près d'elle, peut-il également être celui qui lui a porté ce coup fatal ?

1

Paris, février 2015.

Plongée dans les plans d'un superbe immeuble de bureaux que nous nous sommes engagés à livrer dans les deux ans à venir, mes pensées s'envolent subitement sur la composition du menu de ce soir. Comme chaque semaine, mes deux grands fils viennent dîner et comme de coutume, ils arriveront à peu près à la même heure que leur père. Ils s'installeront tous les trois au salon autour d'un apéritif. Aucun d'eux ne s'inquiétera ni de la teneur du repas ni de mon activité en cuisine. J'en suis entièrement responsable. Depuis les premiers jours de mon union, j'ai considéré que le devoir d'une bonne épouse impliquait de tenir le foyer d'une manière exemplaire. J'ai habitué mon mari à cet état de fait et la vie a voulu que je mette au monde deux garçons qui se sont empressés de reproduire le comportement de leur père. Je ne peux pas les incriminer, la force du mimétisme les excuse. Isabelle, mon associée, mais avant tout mon amie, m'a très souvent rappelée à l'ordre : « Tu fais ton propre malheur, tu finiras par leur en vouloir ! Toi aussi, ton activité professionnelle te mobilise ! Et

tes revenus participent à égalité à votre niveau de vie. ! Tu dois mettre ces trois machos devant les réalités de notre monde, ce n'est plus "bobonne" qui doit se coltiner toutes les tâches ménagères ! Tes fils doivent prendre conscience qu'ils ne trouveront jamais une femme qui accepte de se comporter comme leur mère. » Je savais qu'elle avait raison sur toute la ligne. Aujourd'hui, débordée par ce projet professionnel, j'aimerais pouvoir confier ma cuisine à l'un de mes hommes ou au moins reporter ce repas, mais je n'oserai pas. J'ai peur de tomber de mon piédestal de femme parfaite. Depuis vingt-cinq ans, je me bats pour mener tous mes rôles de front et même si à l'aube de la cinquantaine, j'ai envie de crier grâce, je ne sais plus comment sortir de ce personnage.

Je crois qu'il vaut mieux que je m'en amuse. Je lève la tête de mes plans et dans cet espace ouvert dans lequel nous sommes trois les yeux braqués sur nos dossiers, je lance :

— Les filles, ce soir comme chaque semaine, mes garçons viennent manger ! J'ai trois hommes à table ! Des idées pour mon repas ?

Immédiatement, je capte le regard amusé d'Isabelle. Nous nous sommes rencontrées à l'école d'architecture, et depuis nous ne nous sommes jamais quittées. Je représente le Yin, elle, le Yang. Cette complémentarité a permis de construire une amitié indestructible et une association professionnelle efficace. Tout chez nous diffère ! Elle mesure plus d'un mètre soixante-dix alors que j'atteins difficilement le mètre soixante. Elle est blonde aux yeux bleus, je suis brune aux yeux noirs. Elle est expansive, je suis réservée. Et le trait de caractère qu'il m'arrive souvent de lui envier est sa capacité à foncer, à tout bousculer quand moi, je me complais dans la routine, l'inconnu me fait peur alors qu'elle, elle

aime la nouveauté. Nous nous sommes mariées la même année. Sept ans plus tard, elle divorçait. Elle en est à son troisième conjoint tout en protégeant son indépendance. Ses deux filles, l'une de sa première union et l'autre de la dernière, ne se permettraient certainement pas de se présenter au domicile de leur mère à 25 ans avec leur sac de linge sale de la semaine. Chez moi, oui ! Ce soir en arrivant, les bras encombrés des courses que j'aurai effectuées précipitamment en sortant du bureau, je trouverai deux besaces pleines de chaussettes malodorantes devant ma machine à laver. Et, mes deux grands dadais repartiront quatre heures plus tard avec leur linge propre, sec et plié ! Isabelle se moque de moi en répétant que je veux que ma progéniture croie encore à la magie. Son regard amusé se transforme rapidement en un sourire ironique. Sa réponse fuse :

— Je propose que tu appelles Philippe et que tu lui annonces qu'aujourd'hui tu t'octroies une soirée entre filles. Tu ne rentreras qu'après minuit. Tu pourrais même oublier de lui téléphoner, mais je reste gentille, je ne te mets pas la barre trop haut.

— Un peu quand même ! Je n'ai jamais déserté le domicile conjugal pour un restaurant avec des amies et tu voudrais que je me lance un soir où mes enfants sont invités à dîner !

— Je te reprends. Premièrement, je ne crois pas qu'ils soient invités, ils se sont invités, c'est totalement différent. Deuxièmement, que tu ne te sois jamais autorisé une escapade sans ton mari depuis 25 ans, me désespère !

— Je sais que tu as raison. Mais si je veux changer les choses, il me semble plus judicieux de m'y prendre progressivement. Je programmerai une sortie entre filles un soir où je n'attends pas mes enfants. Alors ? L'une de vous me proposerait-elle une idée de repas ?

— Le problème dans ta phrase se situe dans les mots « si je veux changer les choses », je ne suis pas persuadée que tu le veuilles ! Mais, c'est ta vie.

Je sais qu'elle avait en partie raison. Je rôle sur le comportement de mon mari et de mes enfants, mais jamais, je ne passe à l'action. J'ai conscience qu'ils se permettent d'agir avec moi comme si j'étais leur bonne à tout faire. Je n'en veux pas à mes fils. Pour eux, je suis disposée à tout donner. Mais, je ne comprends pas que Philippe ne s'aperçoive pas du gouffre entre mon mode de vie et le sien. Il est médecin homéopathe. Sa profession le mobilise de longues heures, mais mon métier d'architecte m'occupe également lourdement. Son cabinet, en plein centre de Paris, refuse déjà depuis de nombreuses années de nouveaux patients. Sa réputation et sa clientèle lui assurent des jours confortables jusqu'à sa retraite. Il ne craint rien. Son activité à la différence de la mienne ne souffre pas de la concurrence. Il n'a pas à se battre au quotidien pour maintenir son portefeuille de patients ou pour en conquérir de nouveaux. Moi, oui ! Malgré cet avantage indéniable, il ne me soulage en rien. Depuis plusieurs mois, il s'octroie des demi-journées dans la semaine pour se rendre au golf ou pour découvrir un musée ou un film. Il ne pense jamais qu'il pourrait en profiter pour visiter les rayons du supermarché ou passer l'aspirateur. De mon côté, cette période difficile pour le bâtiment me laisse peu de temps libre. Je quitte mon domicile cinq jours sur sept à huit heures du matin pour y revenir aux alentours de dix-neuf heures. Le samedi est exclusivement consacré à redonner à notre intérieur une allure digne et à remplir notre réfrigérateur. Le dimanche, que je passe très souvent seule depuis quelques mois, je me repose. En effet, Philippe a accepté des responsabilités au sein du conseil de

l'Ordre ce qui multiplie les congrès dominicaux auxquels il se doit d'assister.

La voix de Céline me sort de mes réflexions :

— Fais simple, tu te fatigueras moins. Une raclette ! Tous les jeunes aiment !

— Je ne suis pas persuadée que Philippe sera emballé ! Mais pourquoi pas !

— Pour une fois, oublie Philippe et pense à toi. S'il veut un menu plus élaboré qu'il s'y mette !

— J'approuve, ajoute Isabelle.

Je souris. Je crois que je vais les écouter, je me contenterai de cuire des pommes de terre. Ce sera ma petite rébellion, même si elle se situe bien en dessous de celle suggérée par Isabelle.

Céline travaille avec nous depuis dix ans. Elle a 35 ans. En 2013, nous lui avons proposé d'entrer dans le capital de la société et de devenir la troisième associée. Isabelle et moi approchons de la cinquantaine, et il nous a semblé judicieux de préparer notre retraite. Céline, même si elle ne rachète pas nos parts, saura gérer efficacement le cabinet et s'entourer des bonnes personnes. Je lui accorde toute ma confiance. En attendant, sa jeunesse apporte une nouvelle vision à nos projets. À la différence d'Isabelle, elle ne se permet pas de donner son avis sur ma vie privée. Mais elle nous parle souvent de son conjoint et de ses deux filles de 7 et 5 ans. Il est évident que le partage des tâches ne représente pas qu'une vue de l'esprit dans son couple. Entre elle et Isabelle, j'ai l'impression que je suis la seule à vivre au temps de l'Homme de Néandertal.

En franchissant la porte de mon appartement, les bras remplis de victuailles, je constate que mes prémonitions se confirment. Mes trois compères sont assis autour d'un verre et aucun n'a jugé

utile d'approcher de la cuisine. Mécaniquement, je range les courses, je mets les pommes de terre à cuire, je lance le circuit de la machine à laver, je dispose le fromage et la charcuterie sur des plats et je me dirige, la vaisselle en main, vers la salle à manger pour dresser le couvert. Ce n'est qu'au moment où je rentre dans la pièce que mes fils daignent venir vers moi pour me saluer. Mon mari ne bouge pas. Depuis ma conversation de ce matin avec Isabelle, j'ai du mal à sortir du mode critique. Je ne peux pas chasser de mon esprit que d'entendre leur mère s'activer dans la cuisine ne leur inspire pas l'idée de venir m'embrasser. Je dois alors reconnaître que les choses se passent toujours de la même manière. Ils ont 26 et 24 ans. Aurais-je raté quelque chose dans leur éducation ? J'ai dû manquer de vigilance sur la politesse, la courtoisie, le respect envers les femmes et encore plus envers leur mère. Ils sont bien loin les deux petits garçons qui se précipitaient dans mes bras. Après un rapide baiser, ils reprennent leur conversation avec leur père. Je n'ai pas parlé, ils ne m'ont rien demandé, même pas le « ça va ? » de rigueur.

— À table !

Immédiatement, j'aperçois la grimace de Philippe devant l'appareil à raclette.

— J'ai fait simple, je manquais de temps.

Mais pourquoi suis-je obligée de me justifier ?

— Moi, cela me va très bien, j'adore ! lance Anthony, mon aîné.

— Moi aussi, j'aime, ajoute Benjamin.

Je ne dis rien, je souris. Je pense « merci mes fils, vous faites taire votre père ».

Ma conversation de ce matin me reste en tête et je ne peux que constater que durant tout le repas, mes trois hommes parlent à tour

de rôle de leur métier, de leur vie et du fait qu'ils sont débordés. Ils ne cessent de se plaindre. J'écoute, je tente d'apaiser, je comprends, je propose des pistes. Puis après leur avoir servi le café, je me dépêche de vider la machine à laver et de remettre les vêtements pliés dans chacune des besaces. Il est 23 heures, je suis épuisée. J'entends alors :

— Maman, notre linge est rangé ? Il est temps qu'on aille se coucher.

Un rapide merci à deux voix, un baiser de la part de chacun et je les raccompagne sur le palier :

— Bonne semaine, mes chéris !

Quand je rejoins le lit conjugal après avoir débarrassé, Philippe dort déjà. Ce soir, aucun des trois ne m'a demandé des nouvelles de mon cabinet. Aucun des trois ne s'est inquiété de ma santé. Aucun des trois ne m'a remarquée. Pour eux, je suis devenue un mur indestructible qui leur fournit une ombre pour se reposer, une solidité pour s'appuyer et l'assurance d'un point fixe dans leur vie. Je ne suis pas transparente, je suis bien là, mais à leurs yeux, je n'existe que pour leur bonheur. À titre personnel, je ne ressens rien, ni manque d'amour, ni fatigue, ni indifférence. Je suis heureuse puisque je les ai !

Samedi 14 octobre 1939, au large des côtes britanniques.

Le hurlement d'une sirène déchire le silence de cette aurore maritime. Jean étendu-auprès de Martina, sa jeune épouse, se redresse précipitamment de sa couchette. Il comprend immédiatement que le paquebot est en péril. À côté de lui, Martina, le visage ensommeillé le regarde avec détresse. Ses yeux, qu'il aime tant, le forcent à garder son calme.

— Nous allons nous habiller et monter sur le pont rejoindre les autres passagers. Ne t'inquiète pas, les convenances de la guerre imposent aux commandants des sous-marins de procéder à des sommations afin que l'équipage puisse se mettre hors de tout danger. De plus, rien ne dit que le capitaine du paquebot ne réussira pas à éviter l'affrontement. Quoi qu'il en soit, nous aurons le temps de monter à bord des canots de sauvetage.

Jean a conscience d'émettre de beaux principes auxquels il ne croit pas. Les Allemands ne respectent pas ces règles, édictées depuis la Grande Guerre dans des conférences où ils n'ont jamais eu leur mot à dire. Mais il veut à tout prix rassurer Martina. Bien

qu'il n'y soit pour rien et qu'il en subisse lui aussi les conséquences, il aurait tellement désiré pouvoir lui offrir un voyage de noces paradisiaque. Ils en sont loin.

Quelques semaines après leur mariage, célébré en juillet dernier, ils ont embarqué à destination des Antilles. Jean rêvait d'une escapade amoureuse idyllique sous le soleil des tropiques. Il avait extrapolé des promenades dans une solitude à deux en communion avec la nature, le sable et la mer turquoise. La longue traversée maritime, au départ de Saint-Nazaire, leur avait offert un début de dépaysement, mais les contraintes de la vie sur un bateau ne favorisaient pas l'intimité. Alors qu'ils venaient à peine de poser le pied sur l'île de la Guadeloupe, la guerre était déclarée. La mobilisation générale des forces armées françaises était annoncée. En quelques heures, ce voyage qu'ils auraient dû vivre comme un rêve se transforma en un cauchemar. Officier de réserve, il est rapidement informé qu'il devra retourner en mer dès le lendemain à bord du paquebot *Le Bretagne* pour rejoindre l'armée française au plus vite. En quittant la Guadeloupe, malgré l'urgence, le bateau se dirige vers la Jamaïque.

En effet, pour tenter de déjouer les *sous-marins*, les Français et les Britanniques se servent de l'expérience acquise lors de la Première Guerre mondiale, les bateaux se déplacent en convoi. Le *Bretagne* rejoint d'autres navires britanniques et français. Jean, Martina et la totalité des passagers devront encore patienter une semaine en attendant que, pour plus de sécurité, les bâtiments soient camouflés. Les coques et les cheminées sont peintes en gris. Mais ce subterfuge ne suffisant pas, la traversée nécessite une vigilance de tous les instants. Depuis quinze jours qu'ils ont pris la mer, le voyage s'effectue toutes lumières éteintes et hublots fermés. *Le Bretagne* opère des changements répétés de direction

et avance lentement pour tenter de brouiller sa piste.

Quelques minutes suffisent à Jean pour s'habiller. Bien que sa grande taille représente un problème dans l'exiguïté de cette cabine, la forme physique de ses 26 ans et sa sveltesse lui ont permis de réaliser cette gymnastique improvisée en très peu de temps. Depuis ses années de lycée, il prend soin de lui. Il aime à se vêtir de costumes bien coupés. Bien que les circonstances ne lui permettent pas une position prolongée devant un miroir, il peigne rapidement sa tignasse vers l'arrière. La mode met en avant les cheveux gominés, il s'en passera pour aujourd'hui. Vers 18 ans, il a pris conscience que sa prestance, son sourire espiègle et ses yeux bleus lui attiraient les regards féminins. Il a su en profiter jusqu'à sa rencontre avec Martina. De son côté, cette dernière, tremblante, s'emmêle dans ses jupons. Sa petite taille se meut habituellement avec beaucoup plus d'aisance dans cet espace restreint. Jean l'observe avec tendresse. Bien que le lieu ne se prête pas au romantisme, son trouble lui rappelle leur première rencontre.

Son agrégation d'italien en poche, il avait pris la route avec deux amis vers ce pays dont il maîtrisait la langue et qu'il avait appris à aimer tout au long de ses études. Sous ce soleil de juillet 1938, ils allaient rejoindre près de Naples, des correspondants italiens avec lesquels ils avaient entretenu des échanges épistolaires pendant plusieurs mois. Ces jeunes hommes de la bourgeoisie napolitaine les avaient invités dans leur famille. Dès leur arrivée chez Claudio, Jean avait été happé par le charme de sa sœur. Son teint doré faisait ressortir ses grands yeux bleus ombrés de cils interminables. Elle semblait très discrète et évitait avec application de s'approcher de cette bande masculine. Jean ne pouvait pas détourner son regard de sa longue tresse d'un noir de

jais qui ondulait dans son dos au rythme de ses pas dansants. Il avait patienté une heure autour d'un verre en bavardant avec ses copains. Puis il avait osé solliciter Claudio pour qu'il lui présente sa sœur. L'Italien, avec un sourire qui en disait long, avait appelé la jeune fille :

— Martina, vient faire connaissance avec mes amis français !

Rougissante et embarrassée, elle les avait rejoints. Elle leur avait serré la main sans les regarder et sans prononcer une seule parole. Claudio avait sciemment mentionné Jean en dernier :

— Et pour la fin, Jean qui te dévore des yeux depuis son arrivée !

Quand elle s'était approchée de lui, elle avait rougi encore plus en fixant toujours le sol. Jean s'était emparé de cette menotte et l'avait portée à ses lèvres. Martina avait alors été obligée de lever son visage et de croiser son regard empli d'admiration. Pour sa part, il y avait lu beaucoup de retenue, mais également une profonde détermination. Immédiatement, il avait su qu'il voulait que cette femme soit la sienne.

Une secousse du navire qui semble avoir changé de bord le ramène au temps présent. Il s'empresse d'aider Martina. Il se remémore les articles des journaux parus en 1930, après la conférence de Londres. Si seulement les Britanniques avaient réussi à interdire les submersibles comme ils le souhaitaient, il ne serait pas là, à s'efforcer de garder son calme pour rassurer son épouse. Quinze minutes plus tard quand ils arrivent sur le pont, ils ne peuvent que constater la panique qui règne parmi les passagers. Beaucoup de femmes n'ont pas pris le temps de se vêtir. Elles déambulent en tenue de nuit, les cheveux au vent. Sans le formuler, Martina et Jean s'étonnent qu'elles n'aient pas respecté

les consignes données dès le départ de la Jamaïque. Le capitaine avait précisé que si *le Bretagne* était attaqué, il fallait rejoindre le pont au plus vite chaudement habillé. Le risque d'être obligés d'évacuer le bateau impliquait qu'ils puissent passer de nombreuses heures dans les canots de sauvetage ouverts à toutes les intempéries. Jean saisit la main de son épouse et l'emmène vers la proue. De ce côté, l'espace paraît moins encombré. Il veut la mettre à l'abri de cette agitation nocive et contagieuse. C'est ainsi qu'il conçoit son rôle de mari. Il aime sa naïveté. Elle ne connaît rien aux difficultés de la vie. Élevée dans un milieu italien très bourgeois, elle a été protégée de toutes les horreurs de ce monde. Jean voudrait qu'elle ne change jamais. Il admire sa capacité à croire que les gens qui l'entourent ne peuvent se montrer que bienveillants. Il est convaincu qu'elle n'imagine pas qu'il existe des classes sociales manquant de nourriture. À ses yeux, la misère ne représente qu'un concept utilisé dans les contes pour faire rêver les enfants à l'avenir meilleur que leur apporteront leur obéissance et leur sagesse. Depuis plus d'un an qu'il l'a rencontrée, progressivement, il a découvert sa vision idéale de l'existence. Sur le pont de ce bateau, il prend conscience que la maintenir dans cet état d'esprit va se révéler très compliqué. Mais il veut y croire encore. Lui, issu d'un milieu modeste, et même s'il n'a jamais connu la faim, a eu trop souvent l'occasion dans l'épicerie de ses parents de côtoyer l'indigence de trop près. Il désire l'oublier et s'élever avec Martina vers les sphères privilégiées de la société.

Depuis quelques minutes, le navire force sa marche. Le sous-marin allemand l'a pris en chasse et ne quitte pas son sillage. *Le Bretagne* zigzague pour tenter d'échapper à son poursuivant. Jean essaie de suivre les manœuvres. Il ne connaît rien à la navigation,

mais de sa période sous les drapeaux, il a appris à comprendre les codes militaires. Il s'aperçoit rapidement que le sous-marin est en train de les prendre de vitesse par la droite. Jean s'attend à entendre d'une minute à l'autre des tirs de sommation pour ordonner au *Bretagne* d'arrêter ses machines. Il voit la tourelle du sous-marin qui barre la route du navire. Tous les passagers ont observé la manœuvre. Le silence fait suite à la panique et au brouhaha. Le temps s'est figé. Subitement, un énorme vacarme éclate dans ce petit matin. Les Allemands, sans aucune sommation, viennent de tirer un coup de canon sur l'avant du bateau. Quelques cris sont rapidement couverts par l'ordre d'évacuation hurlé par les officiers. Jean serre la main de Martina, il craint que l'épouvante ne conduise à une bousculade mortelle parmi les voyageurs. À son grand étonnement, à un premier mouvement d'effroi succèdent une réelle discipline et une organisation parfaite. Les canots de sauvetage sont descendus et les passagers embarquent sans agitation inutile. Avant de poser son pied sur l'échelle, Jean jette un dernier coup d'œil vers le pont éventré sur lequel gisent quelques marins auxquels un médecin apporte les premiers secours. Les obus ont cessé temporairement leurs valse, autorisant l'équipe soignante à porter les blessés vers un canot. Après avoir descendu les premiers degrés de l'échelle, Jean tend les bras vers Martina pour la guider. À peine ont-ils rejoint la frêle embarcation que deux jeunes gens s'emparent des rames pour s'éloigner au plus vite du *Bretagne* qui reste la cible du sous-marin. Jean serre Martina contre lui. Il a conscience qu'ils ne sont pas encore sortis d'affaire, mais il ne doute pas que le faible nombre de victimes des obus allemands a permis d'éviter une panique parmi les passagers qui aurait pu être plus mortelle.

Sur ordre des militaires, les canots naviguent proches les uns

des autres. Les jeunes voyageurs se relaient deux par deux pour ramer. Le commandant du *Bretagne* a annoncé qu'ils se situent, au plus, à cinq cents kilomètres des côtes britanniques. Sans émettre aucune remarque, Jean est amusé par l'officier qui présente cette information comme une nouvelle réjouissante. Cinq cents kilomètres au rythme des pagaies promettent de longues heures en mer et laissent envisager de nombreuses possibilités de ne jamais arriver à bon port. Même si à 26 ans, l'homme n'est pas particulièrement porté à l'introspection, cette situation dangereuse l'amène à dresser un bilan mental de sa courte existence. Il a la rage de vivre. Jean a su par les études s'élever au-dessus de sa classe sociale d'origine. Il se souvient du sourire de fierté de son père et des larmes de sa mère quand il leur avait annoncé qu'il venait d'obtenir brillamment son baccalauréat. Son admission à Normal sup, rue d'Ulm, n'avait pas eu le même effet sur sa famille. Pour ces derniers, n'ayant bénéficié que d'un enseignement succinct, le baccalauréat représentait le diplôme suprême. Ils ne connaissaient pas l'École Normale. C'est pourtant en intégrant cette élite que Jean avait senti qu'il quittait son milieu pour atteindre des sphères inexplorées de la société. Pendant toutes ces années, il a évité toutes discussions politiques, sa basse extraction sociale ne lui permettait pas de participer à des débats menés par des jeunes gens dont les pères baignaient tous plus ou moins dans les antichambres du pouvoir. S'il voulait faire carrière, il devait rester neutre car le sérail, auquel il n'appartenait pas, ne lui pardonnerait probablement pas le moindre faux pas. Aujourd'hui, agrégé et marié à une femme qu'il adore, mais qui néanmoins fait partie de la haute bourgeoisie italienne, il sait qu'il a en main les cartes pour mener une belle vie. Il ne veut pas qu'elle s'arrête sur cette mer

hostile au large de la Grande-Bretagne.

Depuis plus de trois heures, ils errent au rythme des vagues, et Martina s'est endormie contre lui. Chacun leur tour, leurs coéquipiers se sont emparés des rames pour tenter d'atteindre ces côtes qui, bien que le jour soit maintenant totalement levé, n'apparaissent toujours pas. Jean réveille sa femme avec douceur pour qu'ils participent à l'effort commun. Jeunes et sportifs tous les deux, l'exercice ne leur pose aucun problème. C'est avec entrain qu'ils pagaient quand ils entendent l'officier présent dans l'embarcation crier :

— Je vois deux destroyers qui se dirigent vers nous !

Les yeux emplis de doutes et d'interrogations, les civils regardent les marins. S'agit-il de bateaux militaires amis ou ennemis ? La réponse fuse du canot le plus proche :

— Ce sont des Anglais !

Les sourires apparaissent sur tous les visages. Les femmes en tenue de nuit qui ont grelotté toutes ces longues heures laissent échapper des larmes de soulagement.

Paris, février 2015.

Mardi, en me couchant, j'étais en colère contre mes trois hommes. Et le lendemain au réveil, je n'ai fait que croiser Philippe. Le soir, retenu par une urgence médicale, il était rentré très tard. Ces vingt-quatre heures m'ont apaisée. Mais aujourd'hui, vendredi, je veux profiter de cette fin de semaine pour engager une discussion avec mon mari. Cette situation ne peut plus durer, je souhaite plus d'égards et plus de partages.

Il est 19 heures, je vais le surprendre en allant le cueillir à la sortie de son cabinet pour que nous dînions au restaurant. Un cadre romantique permettra de mieux faire passer mes messages.

Comme de coutume, se garer dans ce quartier s'apparente au parcours du combattant. J'effectue trois fois le tour du pâté de maisons avant d'apercevoir une voiture qui quitte son stationnement. J'appuie sur l'accélérateur, il ne manquerait plus qu'un autre automobiliste me subtilise cette place providentielle juste en face du cabinet de Philippe. Quelques manœuvres plus

tard, alors que je m'apprête à descendre de voiture, mon regard est attiré par un mouvement près de la porte de l'immeuble. Philippe vient de sortir et se dirige, un large sourire aux lèvres, vers une jeune femme postée sur le trottoir. En tournant en rond pour dénicher une place, j'avais remarqué cette belle blonde qui semblait attendre quelqu'un. Là, devant moi, mon mari l'enlace et l'embrasse à pleine bouche. Ma main reste figée sur la poignée de la porte. Philippe ne m'a pas vue. Je ne bouge pas, je les regarde s'en aller bras dessus, bras dessous vers l'extrémité de la rue. J'ai l'impression de ne ressentir aucune émotion. Ma stupéfaction annihile tous mes sentiments. Comment dois-je réagir ? Isabelle serait certainement sortie immédiatement de la voiture et aurait hurlé sa rage sur le trottoir. Moi, je ne peux pas, je suis anéantie. Les minutes passent, je fixe le coin de la rue, là où ils ont disparu. Ils semblaient très heureux de se retrouver. Lentement, je recouvre mes esprits. La douleur monte en moi. Je viens de voir mon mari embrasser une autre femme et qui plus est, belle et jeune. Les larmes coulent sur mes joues, je ne les ai pas senties arriver. Je pleure. Mais pourquoi ? Pour la trahison, pour mon amour bafoué, pour l'affront que représente la jeunesse de cette fille, je ne sais pas. Sans doute que toutes ces raisons contribuent à mon désarroi.

Je ne peux pas passer la soirée dans ma voiture, je sèche mes larmes, et rentre seule dans ma maison vide. Recroquevillée sur le canapé, je n'arrive pas à me relever du cataclysme qui vient de me percuter. Je ne sais ni comment réagir ni que penser. Je voudrais essayer de me persuader que j'ai rêvé, que j'ai mal interprété, qu'il ne s'agissait pas d'une relation amoureuse. Mais ma raison s'y oppose, j'ai vu mon mari embrasser sur la bouche une autre femme que moi. Les comportements et les actes dont

j'ai été témoin, ne laissent planer aucun doute. Je suis cocue, l'homme de ma vie me trompe. Depuis combien de temps vit-il cette double vie ?

Mes réflexions sont interrompues par la sonnerie du téléphone :

— Bonsoir, ma chérie. Une urgence vient de me tomber dessus au cabinet. Je suis désolé, mais je ne vais pas pouvoir rentrer rapidement. J'en ai encore pour au moins deux ou trois heures. Ne m'attends pas pour dîner ni pour te coucher. Je t'embrasse.

— D'accord. Bisous à demain.

Je raccroche. Je ne vais pas demander des explications au téléphone. Je ne peux m'ôter de l'esprit que sa maîtresse est certainement étendue près de lui. Ils sont allongés dans le lit d'une chambre d'hôtel. Ils ont déjà eu le temps de faire l'amour depuis que je les ai aperçus. Mon mari m'appelle « ma chérie » et me dit « je t'embrasse », couché à côté d'une autre femme. Il a dû choisir un établissement luxueux, il apprécie le confort que lui autorisent ses revenus. Puis, pour réussir à garder près de lui une jeune qui doit avoir au moins 20 ans de moins que lui, il est nécessaire qu'il use des arguments dont il dispose.

J'avais déjà reçu un appel de ce type cette semaine. Mais quelle gourde, je suis ! À chacune de ses prétendues urgences médicales de fin de journée, il s'agissait inmanquablement d'une soirée coquine. Et moi qui commençais à le plaindre, qui trouvais qu'il était de plus en plus sollicité ! Il y a quelques jours, je me souviens lui en avoir parlé. Il m'avait répondu que sa clientèle vieillissante était imprévisible. Je l'avais cru. Et tous ces congrès dominicaux auxquels il est obligé de participer ! Oh ! ma pauvre Nathalie, que tu es naïve ! Il passe ses fins de semaine en galante compagnie pendant que tu t'escrimes à tenir ta maison.

Je ne peux pas continuer à avancer comme si je ne le savais pas. À l'inverse de lui, je ne peux pas rester dans la dissimulation. Les années qui s'égrènent abolissent tout sur leur passage. Nous avons vécu une grande passion. Comment a-t-il pu en arriver à me tromper ? Il ne m'aime plus. Et moi ! Qu'est-ce que je ressens ? Jusqu'aujourd'hui, je ne me posais jamais plus cette question. Il était mon mari. En ce moment, tout de suite, je le hais pour ce qu'il me fait vivre. Ce sentiment destructeur qu'il me remplace par une femme plus jeune. Il nie notre amour, mais il nie également ma féminité. Tout à coup, je me sens vieille. Je ne l'avais encore jamais ressenti.

Je n'allais pas me coucher, j'allais l'attendre. C'est tout de suite que je veux crever l'abcès. Dormir, et demain matin me réveiller auprès de lui et de sa duplicité, est au-dessus de mes forces. Je pourrais aussi me taire et continuer à avancer comme si de rien n'était pour protéger ma tranquillité, pour ne rien bouleverser dans mon existence. Mais, même si je n'aime pas le changement, je supporte encore moins le mensonge. Bien des fois dans ma vie, j'ai entendu parler de femmes qui se retrouvaient dans ma toute nouvelle situation. Très souvent, dans les paroles de ces femmes trompées était incriminée la « pétasse » qui leur avait piqué leur mari. Ce sentiment ne m'atteint pas. Je crois que je n'en veux pas à cette jeune fille. Elle est probablement célibataire et libre de coucher avec les hommes qu'elle désire. Elle ne m'enlève pas mon conjoint, c'est lui qui me trompe. C'est lui qui aurait dû me respecter et se rappeler l'engagement de son mariage.

Je ne me suis pas aperçue des heures qui s'écoulaient...
J'entends la clé dans la serrure. Philippe se tient devant moi :

— Je t'avais dit de ne pas m'attendre !

— Ce soir, j'ai eu envie de te surprendre en allant te cueillir à ton cabinet pour que nous partagions un moment agréable au restaurant. Je venais de me garer devant ton immeuble et tu en es sorti.

Je me tais. Je vois dans son regard et dans sa manière de rester statique face à moi qu'il a compris. Je n'ai pas envie d'ajouter quoi que ce soit. J'attends sa réponse. Le silence s'éternise. Il enlève sa veste et s'assied sur le fauteuil :

— Je ne sais pas quoi te dire.

— Je te remercie de m'éviter les grandes déclarations qui tendraient à me faire penser que j'ai rêvé ou plutôt cauchemardé. Ton comportement avec cette jeune femme ne laissait aucun doute sur le type de relation que vous entretenez.

Mais dans le fond, je crois que j'espérais m'être trompée et qu'il allait me le prouver. J'avais envie de nier l'évidence pour que ma vie n'éclate pas en mille morceaux. Je dois sans doute m'estimer heureuse qu'il ne me prenne pas pour une imbécile. Il enfonce le clou :

— Oui, j'ai une maîtresse.

— Depuis longtemps ?

— Plusieurs mois.

— C'est vague !

— À quoi cela te servirait-il de savoir la date exacte ?

— Je crois que j'ai envie d'évaluer la durée de tes capacités de dissimulation. Mais tu as raison, à part pour augmenter ma souffrance, cela ne m'apportera rien.

— Je suis désolé de te faire du mal.

— Il aurait fallu y penser avant d'agir. Être désolé, c'est un peu facile, tu ne crois pas ?

— Je ne pouvais pas imaginer que tu viendrais au cabinet.

— Donc si je comprends bien, ce n'est pas me tromper qui te gêne, mais le fait que je l'ai découvert.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Tu prends les choses de travers.

— Excuse-moi de ne pas réagir comme tu le souhaiterais. Je suppose que cette charmante jeune femme n'est que la énième d'une longue liste. Depuis presque trente ans de mariage, tu as eu le temps de les accumuler.

— Non, je ne peux pas te laisser dire cela, au début, je ne t'ai pas trompée.

— Bravo ! Merci ! Reste à savoir quand se situe la fin de cette période honnête que tu nommes « le début » !

— Excuse-moi, je te réponds bêtement. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Peut-être, mais tu l'as dit. Tu l'aimes cette jeune femme ou ne représente-t-elle qu'une passade parmi tant d'autres ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais rien. Tu agis et tu ne réfléchis pas. Tu crains de vieillir et tu retombes en enfance. Comme toi, les gamins ne se posent des questions qu'après avoir effectué leurs bêtises. C'est cette peur du temps qui passe qui te pousse vers de jeunes demoiselles qui pourraient être tes filles ? Au passage, pour cela aussi, je te remercie. Être trompée, c'est douloureux, mais de surcroît avec une femme qui a 25 ans de moins que moi, me met une deuxième claque.

— Excuse-moi !

— Non, je ne veux pas entendre ces mots. Maintenant, que décidons-nous ?

— Je ne sais pas.

— Mon Dieu, pour l'amour du ciel, arrête de t'excuser et de

me répondre « je ne sais pas ». C'est toi qui viens de briser notre vie, prends des décisions ! criais-je.

— Que souhaites-tu ?

— Tu ne sais pas si tu l'aimes, tu ne sais pas si tu veux rester avec moi, tu ne sais pas pourquoi tu me trompes. Je vais savoir pour toi. Tu t'en vas. Et pas demain, tout de suite. Je te donne un quart d'heure pour préparer une valise.

Sans me répondre, il se lève et se dirige vers notre chambre. J'essaie de ne rien ressentir, il faut qu'il parte avant que je ne craque. Quelques minutes plus tard, il se poste devant moi avec son sac à la main :

— Tu es sûre que c'est ce que tu souhaites ?

— Va-t'en !

Il se penche pour tenter de m'embrasser. Je ne veux même pas de ce baiser de Judas qui essaie de paraître amical, je tourne la tête et répète :

— Va-t'en.

Je regarde la porte se fermer et j'éclate en sanglots.

Paris, février 2015.

J'ai mal. Hier soir, en me couchant, assommée par toutes les émotions contradictoires qui m'envahissaient, je n'avais pas pensé que ce matin, le réveil serait si violent. J'ai le sentiment qu'un rouleau compresseur m'est passé dessus pendant la nuit. À la douleur morale s'ajoute la souffrance physique. Mon corps n'a pourtant pas été maltraité, mais j'ai l'impression que chacun de mes mouvements rouvre ma blessure. Les nécessités physiologiques m'obligent à sortir de dessous ma couette, mais je ne ressens aucune autre motivation. À quoi bon vivre ? Je vais atteindre les 50 ans et mon mari m'a préféré une jeune femme en pleine beauté. Me lever, me laver pour croiser mon reflet dans le miroir et me retrouver face aux rides qui ornent le coin de mes yeux me rappellera encore plus cette trahison. Je me sens incapable de bouger. Cet appartement silencieux m'aspire. La vie autour de moi disparaît progressivement. Mes fils ont quitté le nid depuis quelques années, et hier, l'homme que j'aimais a également déserté le navire. Je suis seule et vieille. Je ne sers plus

à rien.

Pourquoi Philippe me fait-il vivre cette humiliation ? Depuis l'apparition de ma toute première ride, j'ai pris conscience des ravages du temps. Je me suis attelée à m'entretenir avec soin. La chasse aux kilos en surveillant mon régime alimentaire a intégré mon quotidien dès mes 25 ans. Je ne déroge jamais à mes quatre heures de course à pied hebdomadaire. J'ai même osé faire appel à un petit coup de main chirurgical pour prolonger la jeunesse de mon sourire et de mes yeux. Jusqu'à hier, je me percevais comme une belle femme dans la plénitude de la maturité. Aujourd'hui, je me vois comme une vieille pomme ridée. L'homme de ma vie, mon premier et seul amour, me préfère une plus jeune.

Un vide se creuse et s'intensifie en moi. Toujours tapie au fond de mon lit, je laisse les larmes inonder mon oreiller. Depuis deux heures, les deux téléphones, le fixe et le portable ne cessent de sonner. Ils sont à portée de main mais je n'ai pas envie de parler. À coup sûr, il s'agit de Philippe. Je n'ai pas la force de l'écouter se justifier. Quel que soit son discours, il n'effacera pas le traumatisme de sa trahison. Je voudrais oublier, l'oublier lui, oublier la vision de cette femme dans ses bras, oublier ma souffrance. Je voudrais retrouver la quiétude du sommeil. Je n'ai pas le courage d'attendre jusqu'à ce soir, je tends la main vers le tiroir de ma table de nuit. Une simple petite pilule me permettra de mettre sur pause mon cerveau en ébullition. Je n'en peux plus de ce poids qui m'opprime la poitrine.

Assise près de Philippe, j'attends avec impatience le lever de rideau de cette pièce de théâtre que nous rêvions de voir. Il me sourit et me tient la main. Le bruit entêtant des trois coups annonçant le début imminent du spectacle s'insinue dans mon

cerveau. La chaleur de Philippe disparaît. Je n'aperçois plus son visage et je ne ressens plus sa présence auprès de moi. Les claquements sourds se prolongent. Le décor rouge et or du théâtre est remplacé par la vision du tableau qui orne le mur face à mon lit. La violence de ce réveil artificiel me paralyse. Je ne suis plus installée dans une salle de spectacle et les bruits répétés correspondent aux vibrations de la porte d'entrée. Quelqu'un frappe. Je reste figée. Je ne veux voir personne. Mais l'insistance de mon visiteur ne me laisse aucun doute sur son identité. Je n'ouvrirai pas. Les coups cessent momentanément pour être remplacés par la sonnerie de mon téléphone. Je regarde le nom du correspondant dont l'appel vient de basculer sur le répondeur. En même temps que je lis « Philippe », je l'entends chuchoter derrière la porte. Qu'il aille au diable ! Il est dix-neuf heures, j'ai dormi toute la journée. L'écran affiche quinze SMS, autant de messages vocaux et trente appels de la même personne depuis ce matin. D'un doigt rageur, je supprime toutes ces tentatives de prise de contact. Je n'ai pas envie de l'entendre ni de lire des mots vides de sens. Ses actes m'ont détruite, les paroles lénifiantes qu'il pourrait me servir n'y changeront rien. Les coups cessent et je perçois le bruit du moteur de l'ascenseur. Je suis soulagée qu'il soit parti.

Il faut que je sorte de ce lit. La boule au ventre s'est réduite. J'éprouve une forme de plaisir à lui avoir pourri sa journée. À la vue du nombre de coups de fil et de messages transmis, il n'a pas dû passer des heures sereines. Il n'a certainement pas vécu ces vingt-quatre premières heures de liberté avec sa maîtresse comme une lune de miel. Peut-être que sa vieille femme a encore un peu d'intérêt à ses yeux ? J'espère qu'il souffre autant, voire plus, que moi. Il l'a voulu.

J'ai faim. Pendant quelques heures, je vais tenter de fuir toutes les pensées qui peuvent me ramener à l'échec de mon mariage et à la tromperie de Philippe. Avec un plateau chargé de tous les mets que j'adore mais que je m'interdis en règle générale, je m'installe devant le téléviseur. Je fouille tous les programmes que proposent les nombreuses chaînes. Il me faut une histoire qui me rende heureuse. J'opte pour *La crise* de Coline Serreau avec Vincent Lindon et Patrick Timsit. Je ne me souviens pas l'avoir déjà vu. En général, les films de cette réalisatrice me plaisent. J'avais adoré *Trois hommes et un couffin*.

Je crois que j'ai surévalué mon appétit. Même mes friandises préférées peinent à descendre vers mon estomac. Les facéties de Michou face à un Victor totalement déboussolé réussissent à m'emporter jusqu'à ce que ce dernier se rende chez ses parents pour raconter ses déboires à sa mère, interprétée par Maria Pacôme. Il entre dans une pièce dans laquelle elle se trouve en compagnie de la sœur et du père de Victor. Médusée, j'entends :

— La mère : *Alors écoute Victor, tu arrêtes. Tu arrêtes tout de suite. Tu te tais et tu m'écoutes. D'accord ? Alors, écoute bien : tes problèmes de boulot, tes problèmes avec ta femme, tes problèmes de fric, tes problèmes, en général et en particulier, moi, ta mère, je m'en fous comme de l'an quarante, tu m'entends ? Je m'en fous, mais alors je m'en fous, je ne peux pas te dire à quel point je m'en fous. Je n'en ai vraiment rien, rien, rien, à foutre.*

— Victor : *Mais merde ! Ce n'est pas croyable : ma propre mère se fout de mes problèmes !*

— La mère : *Je vais te dire encore mieux : non seulement je me fous de tes problèmes, mais je me fous également des problèmes de ta sœur, je m'en fous totalement... Attends, il y a*

encore plus rigolo : je me fous royalement des problèmes de ton père.

— Victor : *Mais je rêve ! Ma parole je... je rêve !*

— La mère : *Non, non, mon lapin, tu ne rêves pas. Pendant trente ans, je vous ai torchés, nourris, couchés, levés, consolés, tous les trois. J'ai repassé vos chemises, lavé vos slips, surveillé vos études. Je me suis fait des monceaux de bile. Je n'ai vécu que pour vous, qu'à travers vous. J'ai écouté toutes vos histoires, vos problèmes et vos chagrins, sans jamais vous emmerder avec les miens. Alors maintenant, je prends ma retraite. Toi, il te reste une longue vie devant toi pour résoudre ta crise ; moi, il me reste très peu de temps pour résoudre la mienne. Alors tu permettras que pour une fois je m'occupe de mes affaires avant les tiennes.*

— Victor : *Tu vas détruire toute une famille. Qu'est-ce que je dis, deux familles, pour une vulgaire histoire de cul ?*

— La mère : *Ah ! D'accord, alors quand il s'agit de ton cul c'est de l'amour, mais quand il s'agit du mien, c'est vulgaire, c'est ça ?*

— La sœur : *Oui, c'est vulgaire, c'est dégueulasse !*

— Victor : *Mais enfin maman, c'est une passade, il a dix ans de moins que toi, ça ne peut pas durer !*

— La mère : *Mais mon petit chéri, ça durera ce que ça durera, ça m'est bien égal, même si ça ne devait durer qu'une heure je referais tout pareil... de toute façon j'ai jamais vu que la durée fasse tellement de bien aux histoires d'amour.*

— La sœur : *Ce n'est pas une histoire d'amour, tout ce qui t'intéresse c'est de t'envoyer en l'air !*

— La mère : *Mais bien sûr que ça m'intéresse de m'envoyer en l'air. Ça ne t'intéresse pas toi ? Et même si c'était qu'une belle histoire de cul, je n'ai pas le droit d'en avoir une belle histoire de*

cul, moi ? Et... ils sont insensés tous les deux, comment ils croient qu'ils sont venus sur cette terre ? Vous croyez que je vous ai fait avec mes oreilles ! Je vous ai faits avec mon cul mes petits poussins... Même qu'à l'époque, c'était drôlement chouette le cul avec votre père. Mais, voilà, qu'est-ce que vous voulez, maintenant il ne se passe plus rien entre nous... Alors ça ne vous fait peut-être pas plaisir de l'entendre, mais votre mère, elle a un cul. Qui va très bien. Il va mieux que jamais même. Et puis, il y a autre chose que vous ne voulez pas entendre : je suis amoureuse. Je suis heureuse... Je nage dans le bonheur.

Tout est dit ! Mais voilà, c'est elle qui a trouvé l'amour auprès d'un autre. Moi, je suis abandonnée. Et très loin de nager dans le bonheur. Même si cette scène me ramène d'une manière fulgurante à ma nouvelle situation, elle la clarifie. C'est injuste ce que me fait vivre Philippe, il n'avait pas le droit. Après toutes ces années d'abnégation au service de sa carrière en oubliant bien souvent la mienne, se permettre de m'humilier de la sorte n'est pas acceptable. Et, tout en me préparant à retourner me coucher, la voix ténue de ma conscience revient sur un sujet abordé par Maria Pacôme. Est-ce que c'était encore chouette de faire l'amour avec Philippe ? Je me force à l'honnêteté, et la première réponse qui me vient spontanément est : « je ne sais plus, je ne me souviens pas ». Comment est-ce possible que je me sois caché la face à ce point-là ? Pourquoi n'ai-je pas voulu voir qu'un couple qui ne faisait plus l'amour n'en était plus un ? Je n'arrive pas à reconstituer les étapes qui nous ont amenés à nous ignorer physiquement. Est-ce de mon fait ou du sien ? Là non plus, je ne trouve pas la réponse. Est-il parti se consoler dans des bras plus accueillants ou s'est-il désintéressé de moi parce qu'il se